

Comprendre la laïcité



PROPOSITIONS DE RESSOURCES SUPPLÉMENTAIRES

- BAUBEROT, J. 2014. *Les laïcités dans le monde*, Paris : PUF, Que sais-je?
- DAWKINS, R. 2008. *Pour en finir avec Dieu*, trad. M.F. Desjeux-Lefort, Paris : Robert Laffont.
- KINTZLER, C. 2007. *Qu'est-ce que la laïcité ?*, Paris : Vrin.
- MONOD, J.-C. 2007. *Sécularisation et laïcité*, Paris : PUF.

Religion :
statut de l'Écriture
et question de la violence

RELIGION ET COMPLEXITÉ

Parler de « la » et « des » religions est un immense défi, tant le mot, en son histoire et en son évolution, est d'une extrême complexité. Avec lui, on touche, surtout en des temps où se trame un réinvestissement du religieux, aux questions de l'intime et de l'intériorité, mais aussi de la formation des communautés, des appartenances sociales, des migrations, ou de l'interculturalité.

Aujourd'hui, les religions sont au cœur des grandes mutations contemporaines : la mondialisation, les nouveaux paradigmes anthropologiques, les progrès éthiques et technologiques, la quête de l'autonomie du sujet, les questions liées au genre ou à la sexualité. Elles sont ainsi confrontées à des (r) évolutions sociétales et à de nouveaux discours, voire de nouvelles rationalités, qui remettent en cause leurs explications et leurs visions du monde et de l'humain, mais aussi leurs systèmes normatifs et leurs prétentions éthiques.

Elles sont alors questionnées, car elles peuvent mener à des formes de l'aliénation, de la domination, du refus du progrès éthique et de l'émancipation. Et, dans le cadre occidental, la souveraineté démocratique des États modernes ajoute à ces formes de la critique une insistance sur le principe de séparation du théologique et du

politique, pour tenir à distance les références scripturaires et théologiques des religions, dans la constitution du domaine politique, en sorte de mettre en exergue les principes et vertus de la citoyenneté.

Comment alors aborder ce massif divers et prolifique des religions ? En réalité, on peut les observer de différentes façons : dans un axe synchronique (le système en tant que tel) ou diachronique (l'histoire et les transformations) ; dans un axe essentialiste (la nature théorique du système) ou fonctionnaliste (les rôles, effets et fonctions), ou encore dans un axe « statique » (normes, contraintes et institutions) ou « dynamique » (appel, élan, message). On peut aussi les observer sur le plan de l'orthodoxie (le penser juste = dogmatique) ou de l'orthopraxie (l'agir juste = éthique).

Dans ce cadre très bref, notre approche se fera d'abord essentialiste pour tenter de cerner « quelque chose » de la spécificité du religieux, puis elle se fera rapidement fonctionnaliste, en sorte de montrer l'hétérogénéité des systèmes et d'orienter vers une compréhension socioanthropologique, en privilégiant la notion technique de « fait religieux », pour tenir à distance l'axe des croyances intimes qui relève de la sphère dite « privée ».

NOUS LES HUMAINS! – EUX DES d/DIEUX ?

Nous savons, par notre expérience et par l'histoire, que nous sommes obsédés par les traces, et ce depuis nos ancêtres du néolithique supérieur : des mains, des ombres,

des dessins laissés sur des parois de grottes (Lascaux, Chauvet Pont d'Arc). La trace, l'énigme de l'origine, la nostalgie, l'attente, la quête, l'absence, le vide, la distance,

l'étreinte, mais aussi ces regards furtifs ou obsédés portés vers l'au-delà ou vers l'en-deçà montrent tôt l'existence de la recherche d'un « autre » monde, d'autres modalités de vie, d'existence et de relations. La religion – comme sentiment – trouve sans doute sa lointaine naissance dans ces états complexes de la conscience.

Car, pour nous et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, la religion est une affaire d'hommes (hélas trop rarement de femmes). Voilà pourquoi la part doit être faite à l'histoire des religions, pour comprendre comment une religion naît, se transforme, s'adapte et meurt parfois. Il faut une approche scientifique et pluridisciplinaire, d'autant que la religion n'est pas un fait social total ou un fait culturel ; elle n'est pas du même ordre. Et même s'il est un lien entre religion et culture, il ne faut pas confondre « l'interculturel » et « l'interreligieux » qui ne fonctionnent pas dans les mêmes sphères de la société.

Les humains que nous sommes sont des créateurs de symboles. Nous instaurons des partitions dans notre vécu de l'existence quotidienne : nous inventons une nature et une sur-nature, du sacré et du profane, de la transcendance, toutes ces instances qui ont bien sûr la faiblesse du langage binaire, générateur d'oppositions faciles, mais que l'on peut toutefois dialectiser ou nier. Par la création symbolique, nous nous racontons des H/ histoires, des fables, des mythes ; nous instaurons des discours de sens, en sorte de se donner un « autre » regard que celui de la physique ou de la technique, via les pouvoirs de l'imaginaire et de l'affectivité.

Cette activité symbolique se dit par des rites, des gestes, des paroles, bref une forme de discours avec une grammaire propre, des lois internes, une certaine logique systémique, au service de la création de sens. Avec le rite, on joue sur cette partition des rapports nature/sur-nature, pour échapper à la condition de la finitude, tout en touchant à des fondamentaux de l'existence : la nourriture, la reproduction, l'habitation, l'espace, le temps, le sexe, etc. Ces rites ont une fonction de régulation sociale propre et participent à la création du corps collectif.

La religion se construit à partir du sentiment de finitude, de manque, de désir, d'imperfection, voire de faute ou de nostalgie d'un ordre archaïque ou premier. Elle joue sur les angoisses collectives, les sentiments de détresse, de pauvreté, etc. et elle peut, par là, provoquer les plus grandes illusions. La psychanalyse estime ainsi que la religion est une pure production humaine, conférant un sens particulier à l'énigme de l'« origine », à travers le jeu des pulsions et des représentations inconscientes (Dieu comme image d'un Père). Elle voit dans cette activité de la psyché une illusion, avec ses constructions artificielles d'une réalité dite « surnaturelle », fondées sur des mécanismes de projection. Mais, quoi qu'il en soit, dans la recherche de cet « au-delà »/« en-deçà » de l'expérience, la religion met en œuvre du symbolique et de l'imaginaire, avec des croyances diverses plaçant le croyant dans un système de relation et de transmission propres, avec des généalogies spécifiques (filiation, fraternité, peuple, etc.).

ENTRE DÉFINITION THÉORIQUE ET RÉALISATION HISTORIQUE

La religion est un mode spécifique du croire, avec des discours, des langages, des symboles, des actions et

des rites référencés à un ensemble de croyances, de représentations et de pratiques caractéristiques. Ce

« mode » du croire se particularise bien sûr, dans des livres, des images, des rites, des cultes, des dogmes, des communautés où l'on crée de facto de la séparation, du « nous » et du « eux ». Par « croyance », on entend ici une attitude personnelle dont les dimensions mentale, cognitive et affective font que l'on se situe dans le registre de l'assentiment, de la persuasion, voire de la « conviction intime », pour parler comme Paul Ricœur. On peut en « sortir » bien sûr; et certains disent que c'est la foi, d'autres l'irréligion, ou l'agnosticisme, ou l'athéisme. Si on lie, on doit pouvoir délier.

La religion investit souvent, par un surcroît de sens, les moments forts de l'existence que sont la naissance, la mort, les relations, les identités, etc. Elle touche ainsi aux géographies de l'intime et du public, elle investit les catégories du temps et de l'espace, elle instaure des rites de passage, des reconfigurations et des conversions, elle fabrique des hiérarchies nouvelles. Souvent, elle revendique un rôle officiel et une fonction sociale, sur le plan individuel et collectif, avec un système précis de visions/interprétations/compréhensions du monde.

Mais les religions se déplacent, évoluent, se transforment. Hans Blumenberg a montré comment devant l'échec de la promesse du retour d'un Christ sauveur qui ne revient pas, l'institution croyante comble le vide par l'invention d'un discours justifiant le retard du retour, via une théorie de la « grâce », au nom d'une nécessaire conversion qui devrait préparer le retour (qui ne viendra pas) et éviter un jugement trop lourd. Une religion est donc plastique, évolutive et même composite; elle est à la fois conservatrice et réactionnaire, avec des archaïsmes et des refus d'émancipation, avec des forces régressives et progressives.

Elles expriment aussi la transcendance, de façon

individuelle et de façon collective, en fabriquant corollairement du transcendant, selon d'ailleurs une structure propre que l'on retrouve dans toutes les formes historiques :

- un discours fondateur de type mythologique sur les origines;
- une interprétation et une compréhension de l'histoire et de la destinée en termes de début et de fin;
- la mise en évidence d'une communauté propre d'appartenance avec des rites spécifiques, des normes internes d'organisation, un ensemble de lois éthiques dépendant d'un système de révélation externe;
- une pré-détermination du bien, du vrai et du juste, donc corollairement l'institution d'une rupture entre nature et culture, avec bien entendu une élaboration dogmatique afférente, celle-ci s'imposant le plus souvent comme une entité de révélation, d'affirmation et surtout de normativité forte.

Avec cette constitution interne du religieux émerge alors un rapport « eux/nous », pour parler comme Régis Debray, et une compréhension restreinte de la vérité, pensée comme unique. En ce sens, la religion est plutôt de l'ordre du public et la spiritualité de l'ordre du privé et de la foi.

Ces propos avancés, voyons le plan de l'histoire. Le terme « religion » vient du latin « *religio* ». La question de l'étymologie du mot est redoutable et encore sujette à débats. Une première origine est certaine : « *Relegere* ». Elle a sa source chez Cicéron. Mais comme le mot est trop ancien, il l'explique par un autre verbe « *retractare* », c'est-à-dire « repasser/réviser », le contraire étant « *negligo* » c'est-à-dire « ne pas se soucier de », en fait c'est la « négligence » en français. Voilà pourquoi on parle d'attention scrupuleuse, de respect, de circonspection.

Une autre étymologie « *religare* », en lien avec « *ligare* » (lier, relier) est cette fois une invention des chrétiens (Lactance) qui introduisent le terme dans un système monothéiste, justement pour établir le lien avec un terme objectif — qui devient le « vrai Dieu » — avec du lien, du contrat, des croyances et bien sûr une « vraie religion », c'est-à-dire le christianisme dans ce cas, la « *religio* » du/pour le vrai Dieu. Les deux étymologies (mais il y en a d'autres) disent deux directions. Mais le mot, complexe et polysémique, désigne la forme licite et scrupuleuse des rapports entre les hommes et les divinités.

Ce mot est une appellation sémantique hautement protégée, tellement son aire d'origine est extrêmement étroite : il est une invention issue de ce petit lopin de terre des Latins, un particularisme historique, pour lequel même les Grecs, grands inventeurs de concepts, n'avaient pas de véritable équivalent dans leur lexique (le grec « *treskéia* » serait le plus proche). La « *religio* » implique donc un besoin de prise de distance, une retenue ou une garde intime, si bien qu'il y a quelque chose de l'ordre d'une discipline intérieure devant tous les formalismes d'un culte.

Alors que la « *religio* » des Romains est par nature publique et civile et qu'elle exige cette circonspection, la « *religio* » des chrétiens a des prétentions universelles, en ce compris des prétentions à l'unique vérité, au point de vouloir devenir la « forme » de la religion de la Cité, avec des Institutions qui ont la prétention de construire une autre Cité, celle de Dieu!

Le contraire de la « *religio* » est (et cela est étonnant à nos yeux) la « *superstitio* » et, par la première, on se prévient de la seconde qui est dangereuse par son anarchisme. C'est É. Benveniste qui a expliqué qu'en réalité elle consiste à témoigner du passé « comme si » on en avait été le témoin ou le « sur-vivant ». C'est donc à proprement parler

une « divination du passé »; de là, elle est devenue une divination, au sens large et au sens négatif, puisqu'elle usurpe le pouvoir des dieux en les méconnaissant, comme elle les offense puisqu'elle manque le juste rapport aux dieux et aux lois de la nature. Il y a donc quelque chose d'outrancier, d'illégitime et d'irrationnel dans la « *superstitio* ». Or les Romains redoutaient la divination et la philosophie fit beaucoup pour que la « *superstitio* » soit un comportement négatif.

C'est ainsi que, comme il pouvait y avoir une bonne comme une mauvaise (trop de scrupules en somme) « *religio* », la « *superstitio* » devint la crédulité, et bien sûr tout ce qui n'était pas... la religion romaine, donc la religion des Juifs et des premiers chrétiens, pour lesquels, par contre, la religion de l'autre (les Romains) devenait un « paganisme » et une superstition envers de faux dieux! « Eux » et « Nous », dans tous les sens des usages. On retiendra que la « *religio* » cherchait une connaissance mesurée du monde des dieux et du monde des hommes, en sorte de lutter contre les ignorances, la crainte et les aliénations de la raison. Elle traduisait une sorte d'attitude intérieure et réflexive, plus qu'une systématique dogmatique.

On le voit, la philologie montre une origine monoculturelle circonscrite qui appelle à une certaine modestie et une économie des usages, en sorte de ne pas l'appliquer, de façon intempestive, à des faits ou réalités dont rien ne dit qu'ils sont appréhendables et compréhensibles par ce terme. Reconnaissons aussi la dimension européocentrée et néocolonialiste du mot que nous exportons trop facilement, là où justement il est une étrangeté conceptuelle voire une bizarrerie (Chine, Japon, mondes persan et arabo-musulman). Devant cette tentation du « tout religieux », il faut travailler à une délimitation des

usages du mot et ne pas en faire une catégorie à prétention universelle.

LES GRECS ET LES LATINS : NOS PATRIARCHES

Il faut désormais évoquer les religions grecque et romaine, ces sortes de matrices originaires, pour comprendre d'où nous venons. La religion grecque se caractérise par un polythéisme, un syncrétisme réel, un anthropomorphisme marqué, des cultes, des sacrifices, des représentations, des mythes et des rites spécifiques. Elle se dit dans les arts et les lettres, elle structure les espaces, la ville, la campagne, par exemple via les pèlerinages, en sorte qu'il y a une géographie du religieux.

Elle prend forme à partir d'un sentiment de limite et de crainte devant la « *physis* », ce monde de la nature matérielle, et devant les grandes énigmes de l'existence : la fécondité, la fertilité, la vie, la mort, la survie, la permanence, etc. Ainsi, les premières Vénus stéatopyges (« aux fesses grasses ») sont les déesses des forces de la vie et de la nature. Donc, la religion s'édifie sur un socle naturaliste. Dans la démocratie des Grecs, le monde des dieux est mis à distance de l'activité de la Cité, mais peut faire l'objet d'un discours, en fait une théologie. Les cultes sont alors régulés et l'impiété punie. Protagoras ou Socrate en font les frais.

La « religion romaine » a ses croyances, rites et institutions, dès le VIII^e siècle avant notre ère. Elles persisteront jusqu'à l'émergence de la religion judéo-chrétienne. Articulée à la vie politique de la Cité, elle est au service de la puissance

de Rome. Les dieux ici aussi sont omniprésents et omnifonctionnels, avec des rites, des fêtes, des liturgies, des exercices de piété et des cultes spécifiques, pour la maisonnée (« *domus* ») ou la collectivité. La liste des divinités romaines (le Panthéon) est longue, comme celle de leurs spécialités : il y a les divinités des Pénates, les dieux mânes (« *dii manes* »), les déesses du hasard, de la bonne foi (« *Fides* »), de la force ciment des citoyens (« *Concordia* »). Puis, il y a leurs multiples desservants (pères de famille, chefs de curie, ou pontifes, ces passeurs entre le monde des hommes et des dieux). Et, à Rome, il y a même un culte au « dieu inconnu » et une divinisation de l'empereur, pour asseoir son pouvoir, tant l'interaction entre le politique et le religieux est forte. Auguste (« le béni des dieux ») se proclame « fils de dieu », en raison de la protection reçue d'Apollon; Hadrien est un « Dieu soleil » et Constantin se pense comme l'incarnation de cet astre.

À l'aube du I^{er} siècle de l'ère commune, la « religion romaine » devint une religion évoluant au cœur d'un vaste empire, avec des influences multiples, mais aussi des critiques et des remises en cause. En 392, par édit, Théodose mit fin au paganisme, Justinien ferma en 529 l'École d'Athènes. La religion chrétienne entra dans un rapport inédit au pouvoir. Le christianisme fut reconnu religion de l'Empire, mais le paganisme demeura bien sûr, percolant dans les rites chrétiens.

LES FORMES DE RELIGION

Nous ne pouvons pas entrer dans la multiplicité des appellations adjectives : « primitives », « animistes », « orientales », « monothéistes », etc. Nous ne faisons que donner quelques appellations. On parle de « religion révélée » si l'on insiste sur une « donation originare » d'un Dieu, avec un message, des signes et une dimension verticale ou transcendante; de « religion publique » ou de « religion civile », pour évoquer une religion du contrat civil. C'est sans doute ici qu'il faut ranger les appellations « Islam de » ou « Islam républicain », même si l'on a rarement entendu parler d'un « christianisme de Belgique »... Les États-Unis d'Amérique font coexister la liberté religieuse des religions dites « positives » et la « religion civile » : « *In God we trust* ». La France, avec son concept de « laïcité », fonde son système sur le refus implicite d'une religion civile.

On parle aussi d'une « religion naturelle », en renvoyant à une sorte de religiosité « cosmique », avec une « mystique sauvage » ou « océane »; on évoque aussi une « religion de la raison ». Là, dans la droite ligne de penseurs de la Renaissance comme Marsile Ficin (1433-1499) ou Nicolas de Cues (1401-1464), on pense une « *Communis religio* », une religion qui serait enfin « vraie » car étant la raison commune de toutes les religions. On parle aussi de « religion populaire », de façon bien entendu connotée, pour évoquer une religiosité vécue en marge des régulations habituelles d'une « religion officielle ». On parle même de « religion philosophique », où la philosophie – travail sur le concept – cherche alors le Principe, qui se dit sous les vocables de l'inconditionné ou de l'absolu, d'un « premier moteur », d'un « Acte pur », d'un « principe d'éminence », dont une science est possible.

Il convient désormais d'évoquer la notion de « monothéisme » (terme tardif, créé au XVII^e siècle), en ce sens où elle désigne une « forme » de religion pour laquelle il n'y a qu'un seul Dieu et corollairement pas d'autre, donc une négation du polythéisme. Sous cette catégorie, on compte généralement quatre grandes religions : le judaïsme, la religion de Zarathoustra (mazdéisme), le christianisme et l'Islam, sachant bien sûr que des religions dites « primitives » ont fonctionné de manière similaire et que bien des cultes et pratiques des religions de l'Antiquité recherchaient l'Un (hénothéisme), sans toutefois nier les autres entités religieuses. Ici, ces religions investissent des personnalités qui entretiennent cette volonté et cette idéologie de l'unique et de l'unicité, en contestant et niant toutes les formes d'opposition : Moïse, Jésus, Zarathoustra, Mahomet. Le monothéisme a ceci de particulier qu'il travaille à l'élaboration d'une entité transcendante et suprême. Par exemple, Mahomet ajoute à l'idée d'un Dieu créateur du monde celle de son caractère unique puisque : « Il n'y a pas de Dieu en dehors d'Allāh et Muḥammad est son prophète. »

À cet égard, ceci montre que l'hypothèse d'une progression évolutive, linéaire et historique vers le monothéisme partant de l'animisme, puis du totémisme, puis du polythéisme n'est pas fondée, même si Kant pensait que plus l'homme devenait rationnel, plus il adhérerait à un monothéisme de la religion. La poussée monothéiste – dont rien n'assure d'ailleurs qu'elle est un progrès – est une longue histoire, notamment dans la religion d'Israël, très radicale sur ce point.

Avec les monothéismes, il appert que la révélation entend s'inscrire dans l'histoire. En judaïsme, elle se manifeste

comme « *torah* » destinée à un peuple, au gré d'une tradition orale et écrite (les « *torot* » de Sepher torah et de la tradition orale, « *torah she be al pè* »), puisque la Torah entend devenir une loi de conduite humaine universelle.

Le Nouveau Testament (en réalité le « second ») prétend accomplir la révélation interne au judaïsme dans la figure de Jésus de Nazareth, présenté comme « *alpha et omega* ». La révélation est ici déclarée comme définitive, mais demeure l'attente apocalyptique d'un retour du Messie, moment ultime de jugement. Si le judaïsme se centre sur un peuple/nation, le christianisme focalise sur la personne de Jésus et l'Islam investit un livre, le Coran, un texte inspiré qui s'identifie avec la révélation (« *wahī* »), d'autant qu'il est compris comme ayant été dicté mot à mot à Mahomet.

Ce dernier grand système monothéiste reconnaît les

révélations antérieures, mais les déclare sujettes à manipulation et falsification, le Coran étant le texte authentique, « inimitable » et « intangible ». Le Coran est loi divine, « *sharī'a* ». Dès la deuxième génération, une controverse divisa cependant l'Islam, entre « sunnites », attachés aux traditions gardées dans la communauté et les « shī'ites », attachés à la descendance directe du prophète. Cette tradition se divisera encore en tenants de la descendance charnelle et tenants d'une descendance spirituelle. Un autre langage binaire ! Pour les sunnites, la connaissance de la révélation possède un caractère d'évidence, d'universalité et d'impersonnalité car elle vaut pour tous ; pour les « shī'ites », la connaissance est personnelle et appelée à s'accomplir dans le temps, par la révélation du sens plénier de la « *sharī'a* » et la parousie de l'« imām caché », descendant du Prophète bien sûr.

FAUT-IL ENCORE PARLER D'IDENTITÉ RELIGIEUSE ?

Aujourd'hui, les croyances dites « religieuses » sont devenues volatiles, mixées, éclatées, et même, objets de transactions économiques et de logiques financières. Parler d'identité religieuse est un raccourci, voire un sophisme, car la formule oublie le cas de figure de l'absence/refus d'une croyance. Ensuite, par définition, une identité – et a fortiori dite « religieuse » – évolue en sa construction, selon des dispositifs culturels, affectifs, sociaux, etc. Réifier l'identité en lui adjoignant un tel adjectif n'est pas prospectif, au risque de privilégier le modèle archaïque de « l'identité-racine » à celui plus dynamique d'« identité-rhizome ». Dans ces temps que les sociologues appellent le « temps de la post-déconstruction » et du « bricolage religieux », on voit alors les individus composer de façon hétéroclite leur rapport au religieux : tantôt ouvert et pluraliste, tantôt

identitaire, ou fondamentaliste, ou intégriste, ou radicalisé, voire sectaire.

Le fondamentalisme (terme originellement lié à la religion protestante) est une conception intransigeante de la religion, excluant tout ce qui ne relève pas de son champ de valeurs, fonctionnant par l'exclusion et l'intolérance, avec une conception conservatrice et restrictive de la vérité. C'est alors que la religion veut justifier un ordre social donné et installer son pouvoir propre, mettant ses prescrits « divins » au-dessus de ceux de la Cité. Chaque religion connaît cette possible orientation sectaire : le radicalisme en Islam, l'intégrisme en catholicisme, le fondamentalisme en protestantisme ou l'orthodoxie en judaïsme.

RELIGIONS ET CITOYENNETÉ : L'ÉTERNEL CONFLIT ?

La religion dit vouloir valoriser ou défendre la vie humaine, appelée souvent « sacrée », avec un langage propre : par exemple, on parlera de « charité ». Pourtant, ce mot n'est pas d'usage citoyen (on parle plutôt de « solidarité »). Il faut donc bien distinguer l'ordre de l'action sociale et celui de l'action religieuse, car le statut des individus n'y est pas le même : là il est citoyen à part entière avec des droits et des devoirs ; là, il est un croyant, un fidèle.

Karl Marx voyait, dans la religion, une aliénation et une domination des masses ; Alexis de Tocqueville un rôle de développement dynamique, moral, régulateur, décentrant l'homme et le rendant plus altruiste ; Max Weber un lieu de l'arrachement à l'immédiateté du monde, générant de nouveaux modes de régulation sociale ; Émile Durkheim un système capable de créer des croyances, cultes et rites, organisant la société, avec des catégories comme le « sacré », l'« interdit », en vue d'un cadre social éthique et normatif. Et on pourrait encore évoquer Rousseau, Voltaire, Nietzsche, Comte, Habermas, Taylor, etc.

De nos jours, les progrès de la connaissance, l'émergence des technologies, la crise de la métaphysique, le recul des superstitions et la lutte contre les formes de l'aliénation

confortent un mouvement de sécularisation et de laïcisation. À cet égard, la séparation du théologique et du politique a été rigoureusement pensée, surtout depuis le XVII^e et elle a été consacrée par les Lumières. Cet acte majeur porte un nom : la laïcité et ce principe de séparation est dit dans l'article 3 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément ».

Or la laïcité est un principe supérieur, agissant dans la constitution de la raison démocratique, publique et partageable par tous. Celle-ci est par nature procédurale, discursive, argumentative, intersubjective et participative. Elle est aussi pragmatique et n'a comme transcendance que sa propre pratique discursive et argumentative. Voilà pourquoi il n'est pas possible de poser une équivalence d'efficacité entre laïcité (terme à dire au singulier même si l'on peut le décliner) et religions, en raison de leurs discours normatifs et véridatifs, qui ne sont pas partageables par tous. De même, dans une éducation à « l'être-citoyen » et au « vivre-démocratique », les religions doivent être étudiées sur un plan factuel, sans référence à la dimension convictionnelle, confessionnelle, voire culturelle.

CONCLUSION : D'ABORD UN CITOYEN !

Les religions devraient sans doute se penser comme entités de sens et de reliance, capables d'assurer la communion des hommes entre eux. Et pourtant, elles génèrent souvent des divisions, des particularismes, des haines et parfois des identités meurtrières. Elles ne sont donc pas les meilleures porteuses d'espérance. Elles ont un immense défi devant elles : vaincre ce qui divise et ce

qui individualise. Pour leur utilité sociale, un critère juste d'appréciation serait celui de savoir ce qu'une religion peut apporter à la constitution du bien public, dans l'espace d'un État de droit sécularisé, sachant qu'en pareil cas on refusera d'emblée l'idée soutenue par d'aucuns qu'« un Parlement (...) n'a pas autorité sur le sens métaphysique et biologique de la sexualité » (Affirmation de l'évêque

catholique Léonard). Un prescrit religieux ne peut être considéré comme supérieur à un prescrit civil.

Les religions devraient aussi passer du stade de l'affirmation à celui de l'argumentation, en renonçant à des énoncés non fondés sur des vérités empiriquement vérifiables et en acceptant les remises en question, voire les mises en faillibilité, du système de croyances, au nom d'un Principe de Raison. Les notions de « citoyenneté », de « neutralité » et de « laïcité » sont opératoires, prometteuses et fiables pour organiser les conditions de notre « vivre-ensemble » ! La transcendance, elle, devrait rester inconditionnée et ouverte. Et, pour nous, il conviendrait surtout de ne pas la voir ou l'ajouter partout, comme par surcroît ou par magie, comme par manque de confiance et d'espoir en « nous », NOUS les Humains !

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- AUGÉ, M. 1982. *Génie du paganisme*, Paris : Gallimard.
- AZRIA, R. et D. HERVIEU-LEGER. 2012. *Dictionnaire des faits religieux*, Paris : PUF.
- BARNAVI, E. 2006. *Les religions meurtrières*, Paris : Flammarion.
- BOESPFLUG, F. et LEGRAND, T., ZWILING, A.-L. 2014. *Religions, les mots pour en parler. Notions fondamentales en Histoire des religions*, s.l. : Labor et Fides.
- DANIELLE, H.-L. 1993. *La Religion pour mémoire*, Paris : Cerf.
- DEBRAY, R. 2001. *Dieu, un itinéraire. Matériaux pour l'histoire de l'Éternel en Occident*, Paris : Odile Jacob.
- DURKHEIM, E. (1912). 1991. *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris : Le Livre de poche.
- FOESSEL, M. 2000. *La religion*, Paris : GF Corpus.
- FREUD, S. 1948. *Moïse et le monothéisme* (Der Mann Moses und die monotheistische Religion, 1939), s.l., s.e.
- GAUCHET, M. 1998. *La religion dans la démocratie*, Paris : Gallimard, « Le débat ».
- GISEL, P. 2007. *Qu'est-ce qu'une religion ?*, Paris : Vrin.
- GRONDIN, J. 2009. *La philosophie de la religion*, Paris : PUF.
- LENOIR, F. 2008. *Petit traité d'histoire des religions*, Paris : Plon.
- MARX, K. et ENGELS, F. 1972. *Sur la religion, recueil de textes*, Paris : Éditions sociales.
- PENA-RUIZ, H. 2014. *Dictionnaire amoureux de la laïcité*, Paris : Plon.
- SACHOT, M. 1998. *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion*, Paris : Odile Jacob.
- SIBONY, D. 1992. *Les Trois Monothéismes. Juifs, Chrétiens, Musulmans entre leurs sources et leurs destins*, Paris : Seuil.
- VALLET, O. 2011. *Les religions dans le monde*, Paris : Flammarion.
- WEBER, M. 1996. *Sociologie des religions*, trad. J.-P. Grossein, Paris : Gallimard.
- WILLAIME, J.-P. 1995. *Sociologie des religions*, Paris : PUF.

Enjeu

Comprendre comment la presse aide à porter un regard sur l'autre et contribuer au « vivre ensemble » à travers les lois qui lui sont propres

Objectifs

1. Accueillir les réactions des élèves face aux événements de l'histoire ou de l'actualité qui associent, à tort ou à raison, religion et violence
2. Repérer et interroger les présupposés véhiculés autour de ces événements
3. Poser la question de la violence légitime dont l'État est censé avoir le monopole
4. À cette fin, libérer la parole de manière constructive dans le microcosme de la classe
5. Ouvrir la discussion grâce à l'analyse philosophique de documents qui paraissent purement descriptifs
6. Éviter la surdétermination du facteur religieux au détriment des facteurs culturels, politiques et économiques
7. Le cas échéant, transmettre les premiers éléments d'une histoire comparée des religions monothéistes – données factuelles sur les textes fondateurs, sur les pratiques, sur le rapport à l'État, à l'espace public, à la vie privée, à une spiritualité avec ou sans Dieu, etc.

Minimum 4x50 min

Documents-élèves

Durée

Matériel

ACTIVITÉ

1

Dégager le présupposé religieux. (50 min.)
Document-élève : activité 1

Faire lire par les élèves, seul ou par deux, l'article de presse suivant et le soumettre aux questions ci-dessous (les réponses peuvent être articulées sous la forme d'une grille de lecture philosophique inspirée de Michel Tozzi).

Retrouvez les documents-élèves personnalisables sur www.csem.be/vivreensemble



DEPUIS L'ATTENTAT DE CHARLIE HEBDO, LES VENTES DE CORAN EXPLOSENT

« Depuis les attentats, les ventes de Coran explosent. Un public qui souhaite aller à la source et se renseigner demande à nos libraires quelles sont les bonnes traductions », constate François Maillot, directeur général de La Procure, le grand réseau de librairies générales et religieuses. Une observation confirmée par le classement d'Amazon : le Coran (traduction de Malek Chebel) est entré dans le Top 100 des meilleures ventes de livres depuis 26 jours, soit depuis les attentats. A La Procure, les traductions les plus prisées du livre saint de l'islam sont celles de Denise Masson (Folio), Jacques Berque (Albin Michel) et Malek Chebel (Livre de Poche).

Deux autres livres se vendent bien et sont de bonnes introductions à l'islam, poursuit François Maillot : *Brève histoire de l'islam à l'usage de tous* d'Antoine Sfeir

(Bayard) et *L'islam expliqué aux enfants et à leurs parents* de Tahar Ben Jelloun (Seuil). Ainsi que *Le Coran expliqué aux jeunes* de Rachid Benzine (Seuil).

Les librairies La Procure conseillent également *La Maladie de l'islam*, du grand islamologue Abdelwahab Meddeb (Seuil), un essai qui analyse très bien les sources de l'intégrisme. Ainsi que le livre de Rémi Brague, professeur de philosophie arabe et médiévale, *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres* (Flammarion) qui apporte des clés essentielles pour comprendre le débat. [...]

DE LARMINAT, A., « Depuis l'attentat de Charlie Hebdo, les ventes de Coran explosent », dans Le Figaro, 2 février 2015, https://www.google.fr/search?hl=fr&q=about%3A3ATabs+&meta=&gws_rd=ssl#hl=fr &q=coran+attentat+charlie

Quelle est la question centrale posée (implicitement) par l'auteur ou par les personnes dont il parle ?

Comment expliquer les attentats des 7 et 9 janvier 2015 contre la rédaction de *Charlie Hebdo* et contre le magasin *Hyper Kasher* ?

Quelle est la réponse proposée, la thèse ?

Pour comprendre le terrorisme, il faut comprendre la religion, et pour comprendre la religion, il faut comprendre son texte fondateur.

Quel est l'argument principal en faveur de cette thèse ?

Argument du nombre : beaucoup de gens achètent des livres qui expliquent la religion ou son texte fondateur.

Quel est le concept-clé ?

Religion, extrémisme, texte fondateur-Livre-Ecriture.

Conclusion

Sous un simple constat d'augmentation des ventes de livres, se cache en fait un présupposé sur « la source » du terrorisme (la religion) et de la religion (l'Écriture). L'argument du nombre montre l'importance de la question et de l'angle sous lequel elle est abordée.

ACTIVITÉ

2

Dégager le ressort politique (50 min.)

Document-élève : activité 2

Lire l'article de presse ci-dessous dans le but de définir le « piège politique » dont parle Robert Badinter.

Observer ensuite les deux dessins réalisés au lendemain de l'attentat et disponibles via les liens suivants : <https://twitter.com/middleeastmnt/status/552855085257334787>

<http://actuendessins.fr/tag/liberte-de-la-presse/> (dessin nommé « Attentats meurtriers au siège de Charlie Hebdo »)

EXTRAIT DE « LE FIGARO »

Au lendemain de la tuerie qui a été perpétrée dans les locaux de *Charlie Hebdo*, Marine Le Pen a réaffirmé ce jeudi sur France 2 son souhait de proposer par référendum aux Français le rétablissement de la peine de mort. L'un des principaux artisans de l'abolition de la peine capitale, l'ancien Garde des sceaux Robert Badinter, anticipe ce jeudi dans les colonnes de *Libération* cette tentative de traduire politiquement dans la loi l'émotion soulevée par le drame.

« Ce n'est pas par des lois et des juridictions d'exception

qu'on défend la liberté contre ses ennemis. Ce serait là un piège que l'histoire a déjà tendu aux démocraties. Celles qui y ont cédé n'ont rien gagné en efficacité répressive, mais beaucoup perdu en termes de liberté et parfois d'honneur [...] »

écrit le ministre de la justice de François Mitterrand. Selon lui, les terroristes islamistes nourrissent un objectif commun avec ceux qui rejettent l'islam en général :

« Pensons aussi en cette heure d'épreuve au piège

politique que nous tendent les terroristes (...) Ils espèrent aussi que la colère et l'indignation qui emportent la nation trouvera chez certains son expression dans un rejet et une hostilité à l'égard de tous les musulmans de France. Ainsi se creuserait le fossé qu'ils rêvent d'ouvrir entre les musulmans et les autres citoyens ».

Et l'ancien sénateur des Hauts-de-Seine d'appeler citoyens et politiques à la clairvoyance face au drame :

« Allumer la haine entre les Français, susciter par le crime la violence intercommunautaire, voilà leur dessein, au-delà de la pulsion de mort qui entraîne ces fanatiques qui tuent en invoquant Dieu. Refusons ce qui serait leur victoire. Et gardons-nous des amalgames injustes et des passions fratricides ». [...]

DE BONI, M., *Le Figaro*, 09/01/2015

Lequel des deux dessins illustre le mieux l'analyse de Robert Badinter ? Pourquoi ? Citez et reformulez un bref passage de l'article pour justifier ce choix.

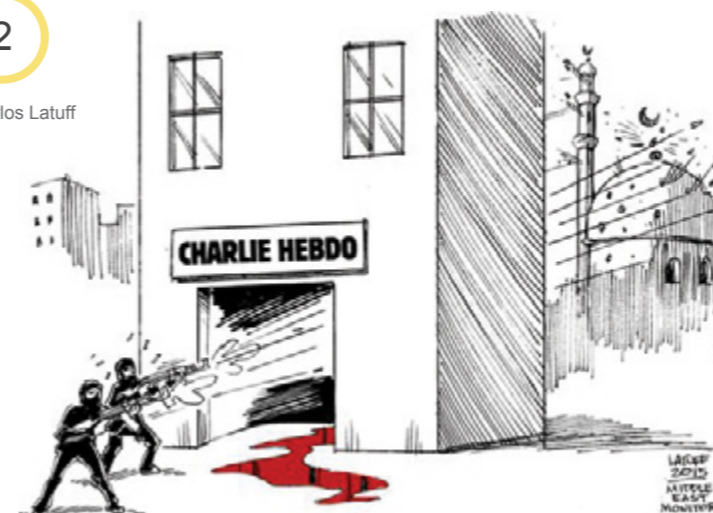
1



© Jean Miaux /actuendessins.fr

2

© Carlos Latuff



Le dessin 2 illustre bien l'analyse de Robert Badinter parce que le lieu de culte, situé sur le même territoire que la rédaction, est lui aussi touché. Mais la légende de ce dessin pourrait simplement être : « Le terrorisme dégrade l'image de la religion », tandis que Robert Badinter dit en substance : « Le terrorisme vise à creuser un fossé entre citoyens français, les musulmans d'une part, tous les autres d'autre part ».

Le dessin 1 aussi illustre bien le propos de Robert Badinter, parce que la liberté est prise pour cible. Mais ce dessin représente manifestement l'attaque frontale contre la liberté d'expression, tandis que Badinter parle plutôt de la liberté menacée par la tentation d'une politique exclusivement répressive. Le dessin illustrerait mieux le propos de Badinter si le mot « fraternité » était criblé de balles, conformément à la mise en garde envers les « passions fratricides ».

POUR ALLER PLUS LOIN

Dans son livre *Les démocraties survivront-elles au terrorisme?* écrit suite aux attentats du 11 septembre 2001, Guy Haarscher décrit la logique du terrorisme en des termes proches de ceux employés en 2015 par Robert Badinter. Le but du terrorisme serait de déstabiliser les États de droit en montrant qu'ils sont incapables de protéger leurs citoyens, de les pousser à se radicaliser eux aussi, de susciter ainsi une surenchère dans la violence.

Ses principales causes seraient à chercher dans les inégalités économiques qui divisent les régions du monde, ainsi que dans des interventions internationales aux intentions peu claires et aux conséquences malheureuses. L'extrémisme religieux ne constituerait qu'un des aspects de ce phénomène complexe auquel il confère une unité transnationale et une autorité apparemment issue de la tradition.

ACTIVITÉ

3a

Dégager et examiner les références scripturaires
Partir des idées reçues et des préconceptions des élèves (25 min.)
Document-élève : activité 3

À partir de l'activité précédente, organiser une brève discussion à bâtons rompus. Noter au tableau quelques phrases-clés, reformulées, raccourcies, sans indiquer le nom des élèves qui les ont prononcées. Ceci posé, la dimension ludique de l'activité réside dans la recherche des présupposés, comme dans l'activité 1. À la fin, demander aux élèves de formuler collectivement une question de recherche.

En toute fin d'activité, dégager une question conclusive de ce débat, qui servira de transition avec la suite. Les religions monothéistes sont-elles plutôt violentes ou plutôt non-violentes? Qu'en disent leurs Écritures?

Pistes d'exploitation de l'activité

La seule règle est celle du respect de l'autre : laisser parler, écouter, ne pas intercaler *ad hominem*. L'objectif n'est pas de revenir vers eux pour une précision ou de montrer qu'ils ont contribué à la construction d'une pensée collective, mais au contraire de rassembler des idées reçues qui passent par nous sans être de nous. En principe, cette activité est anonyme et collective. Dans les faits, si l'un ou l'autre élève réagit à la façon dont on traite « sa phrase » ou attire l'attention de la classe sur « la phrase d'untel », signaler que le but de l'exercice n'est pas de les faire changer d'avis, mais de veiller à ce qu'ils aient un avis qui soit vraiment le leur et qui repose sur des informations exactes.

Exemples

- « Les terroristes ne sont pas de vrais croyants ». Présupposé possible : la religion est pacifique, voire elle est foncièrement bonne.
- « Les guerres de religion sont les pires ». Présupposé possible : la religion peut être la cause unique ou principale d'une guerre, voire elle est foncièrement mauvaise.
- « C'est écrit/Ce n'est pas écrit ». Présupposé possible : l'Écrit détermine tout le contenu de la religion.

ACTIVITÉ

3 b

Retourner aux Écritures (30 min.)
Document-élève : activité 3

Répartir les élèves en six groupes qui effectuent chacun une recherche complète sur les extraits suivants.

Variante : deux groupes par texte, l'un à la bibliothèque, l'autre à la salle informatique, soit douze groupes en tout. À chaque groupe de déterminer, avec l'aide de l'enseignant bien sûr, les questions auxquelles répondre.

Exemples de questions

- De quel texte la citation est-elle extraite?
- D'où vient ce texte, de quand date-t-il?
- Comment est-il édité?
- Quel est son genre littéraire?
- Quel est l'auteur?
- Où et quand a-t-il vécu?
- Quelle est son intention?
- Quelle est sa langue d'origine?
- Avec quelle traduction travaillons-nous?
- Y a-t-il un mot qui semble avoir un sens différent de son sens ordinaire? une construction de phrase étonnante? une hésitation sur la ponctuation?
- Où et quand se situent les faits évoqués?
- Quels personnages sont mis en scène?
- S'agit-il de personnages historiques?
- Quel est le message central du texte?
- Vaut-il dans l'absolu ou dans un contexte particulier, pour tous ou pour certains?
- Peut-il être interprété de différentes manières?
- Quels sont les critères d'une bonne interprétation?
- Quels sont les critères d'une bonne traduction?
- Sur quelles ressources (bibliographiques et/ou électroniques) reposent les réponses aux questions ci-dessus?
- Quels sont les critères d'une source fiable?

EXTRAIT 1

Si un homme insulte son Dieu, il doit porter le poids de son péché ; ainsi celui qui blasphème le nom du SEIGNEUR sera mis à mort : toute la communauté le lapidera ; émigré ou indigène, il sera mis à mort pour avoir blasphémé le NOM.

Lévitique XXIV 15-16 (TOB).

EXTRAIT 2

Tu ne tueras pas.

/Tu ne commettras pas de meurtre.

Exode XX 13, Bible de Jérusalem/Traduction Œcuménique de la Bible (TOB).

EXTRAIT 3

En entendant ces mots, un des convives dit à Jésus : « Heureux qui prendra part au repas dans le Royaume de Dieu ! » Il lui dit : « Un homme allait donner un grand dîner, et il invita beaucoup de monde. À l'heure du dîner, il envoya son serviteur dire aux invités : "Venez, maintenant c'est prêt." Alors ils se mirent à s'excuser tous de la même façon. Le premier lui dit : "Je viens d'acheter un champ, et il faut que j'aille le voir ; je t'en prie, excuse-moi." Un autre dit : "Je viens d'acheter cinq paires de bœufs et je pars pour les essayer ; je t'en prie, excuse-moi." Un autre dit : "Je viens de me marier, et c'est pour cela que je ne puis venir." À son retour, le serviteur rapporta ces réponses à son maître. Alors, pris de colère, le maître de maison dit à son serviteur : "Va-t'en vite par les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux." Puis le serviteur vint dire : "Maître, on a fait ce que tu as ordonné, et il y a encore de la place." Le maître dit alors au serviteur : "Va-t'en par les routes et les jardins, et force les gens à entrer, afin que ma maison soit remplie." Car, je vous le dis, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera de mon dîner. »

Évangile selon Luc XIV 15-24 (TOB).

EXTRAIT 4

« Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.

Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. »

Évangile selon Matthieu V 43-45 (TOB)

EXTRAIT 5

Ils aimeraient vous voir incroyables,

comme ils le sont eux-mêmes,

et que vous soyez ainsi semblables à eux.

Ne prenez donc aucun protecteur parmi eux, jusqu'à ce qu'ils émigrent dans le chemin de Dieu.

S'ils se détournent, saisissez-les ;

tuez-les partout où vous les trouverez.

Coran IV 89, trad. D. Masson.

EXTRAIT 6

Si Dieu l'avait voulu,

il aurait fait de vous une seule communauté.

Mais il a voulu vous éprouver

par le don qu'il vous a fait.

Cherchez à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions.

Votre retour, à tous, se fera vers Dieu ;

il vous éclairera, alors, au sujet de vos différends.

Coran V 48, trad. D. Masson.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE POUR UN PROJET DE CONCLUSION

Chaque tradition scripturaire – Bible hébraïque (Ancien Testament), Bible chrétienne (Ancien et Nouveau Testament), Coran – contient au moins une prescription qui n'est plus observée par les Institutions officielles ou les courants qu'on appellera, faute de mieux, « *mainstream* » par opposition à « extrémistes ». Dans ce cas, l'extrémisme se présente comme un intégrisme qui prône le retour à l'intégralité des prescriptions et va parfois au-delà, bien qu'il en oblitère d'autres.

Sur la question de la violence, chaque tradition scripturaire contient des passages dont les sens s'opposent. Certains y voient l'indice que ces textes sont contradictoires, d'autres en tiennent à l'unité dont ils font un objet de recherche. Dans tous les cas, l'interprétation dans toutes ses dimensions (historico-critique, littéraire, philosophique, voire psychologique) demande beaucoup de connaissances techniques, d'esprit critique, d'expérience de la vie, de patience, de modestie.

Religion : statut de l'Écriture et question de la violence

ACTIVITÉ

4

Mettre en lumière l'interprétation, le contexte, la pratique (50 min.)

Document-élève : activité 4

Conduire une discussion à visée philosophique (selon des consignes identiques à celles édictées supra). Veiller à ce que le savoir et le savoir-faire acquis dans les activités précédentes soient bien mis en œuvre dans la discussion.



EXTRAIT DE « *LES IDENTITÉS MEURTRIÈRES* »

On a beau se plonger dans les livres saints, consulter les exégètes, rassembler les arguments, il y aura toujours des interprétations différentes, contradictoires. En s'appuyant sur les mêmes livres, on peut s'accommoder de l'esclavage ou bien le condamner, vénérer les icônes ou les jeter au feu, interdire le vin ou bien le tolérer, prôner la démocratie ou la théocratie ; toutes les sociétés humaines ont su trouver, au cours des siècles, les citations sacrées qui semblaient justifier leurs pratiques du moment. Il a fallu deux ou trois mille ans pour que les sociétés chrétiennes et juives qui se réclament de la Bible commencent à se dire que le « tu ne tueras point » pourrait aussi s'appliquer à la peine de mort ; dans cent ans on nous expliquera que la chose allait de soi. Le texte ne change pas, c'est notre

regard qui change. Mais le texte n'agit sur les réalités du monde que par le biais de notre regard. Lequel s'arrête à chaque époque sur certaines phrases et glisse sur d'autres sans les voir.

Pour cette raison, il ne sert à rien, me semble-t-il, de s'interroger sur « ce que dit vraiment » le christianisme, l'islam, ou le marxisme. Si l'on cherche des réponses, pas seulement la confirmation des préjugés, positifs ou négatifs, que l'on porte déjà en soi, ce n'est pas sur l'essence de la doctrine qu'il faut se pencher, mais sur les comportements, au cours de l'Histoire, de ceux qui s'en réclament.

MAALOUF, A. 1999. *Les identités meurtrières*, s.l., Le Livre de Poche, 1999 (1998), p. 59-60.

La neutralité